

## La fin de la guerre

Malgré la vie calme et paisible, les bunkers sont toujours là, dans l'eau maintenant, ils sont là pour nous rappeler le Mur de l'Atlantique : plus d'un gamin a laissé sa vie ici, pour rien. Les derniers combattants d'une guerre perdue. Des gosses de 17 ans qui se sont défendus jusqu'à la dernière cartouche, qui étaient félicités par les Américains quand on les sortait de leurs trous. Car c'était incroyable de voir tant d'héroïsme chez des enfants qui, en vérité, n'avaient jamais pu avoir d'enfance, dans ces temps terribles.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1944, la zone allant de Soulac au Verdon fut déclarée forteresse. Le commandant en était Schillinger. Toute la population fut évacuée ou expulsée. Seuls quelques volontaires sont restés. Il y avait 3500 Allemands, mais ils n'avaient rien à manger, ça devait durer 9 mois. Mais il en fut autrement. Ils firent pousser du maïs, des haricots et des pommes de terre pour survivre. Car le ravitaillement n'arrivait plus. Le bétail avait beaucoup diminué après 5 années de guerre, c'était vraiment la famine. Ce que personne ne disait, c'est que bien que ce soit l'ennemi, le reste de la population essayait sans relâche, et ça réussissait souvent, de faire passer de la nourriture à ces jeunes, comme dans un jeu de cache-cache. Après la guerre, certains l'ont payé de leurs cheveux. Ou de leur grange qui brûlait, avec la récolte de toute l'année. Mais cela on l'oublie, car il y avait une place pour les sentiments humains.

Mais le 14 avril 1945 à 9 heures du matin, les bombardements aériens commencèrent, 1200 avions anglais et américains, qui passaient en groupe de 80 à 100 gros bombardiers. Ce fut vraiment un déluge de fer et de feu, et ça pendant plus de 3 jours. Le commandant Schillinger s'enferma dans le grand bunker à l'extérieur de Soulac. Et puis des régiments sont arrivés. Et le 19 avril 1945 dans l'après-midi, les derniers survivants ont été faits prisonniers, parmi eux le commandant Schillinger.

Ce qui fut tenu secret, c'est que des aviateurs français qui étaient sous le commandement du Général Leclerc, refusèrent de monter dans leurs avions pour prendre part à cette attaque qu'ils considéraient comme complètement absurde. Car, d'après les déclarations de ces aviateurs, la destruction de villes françaises n'était pas nécessaire, pour une si petite troupe, alors que les troupes américaines étaient déjà en Allemagne. C'est comme ça que Royan et St Vivien ont été complètement détruites. Surtout l'église du 12<sup>ème</sup> siècle, le chœur est resté debout, si bien que la nouvelle église a été reconstruite dans le même style par l'académie des Beaux-arts de Paris. La croix au sommet du clocher a été posée par un aviateur allemand qui travaillait comme maçon à la reconstruction de l'église. C'était le seul qui n'avait pas le vertige. L'église de Royan, par contre, est entièrement moderne. Ce bâtiment est une sorte d'hommage aux Américains qui sont venus aider la France avec leurs bateaux. Il ressemble à l'un de ces bateaux et sa pointe est tournée vers la mer. Pour tous ceux qui ne connaissent pas l'histoire, c'est un grand point d'interrogation car ils ne peuvent pas comprendre cette gigantesque construction.

Aucune maison de St Vivien n'a été épargnée ; une bénédiction pour les habitants qui virent leurs maisonnettes délabrées remplacées par des maisons neuves en pierre de taille. Ils avaient eux-mêmes été presque tous évacués vers l'intérieur, si bien qu'il n'y a eu que peu de morts. C'est donc devenu une jolie petite ville, avec un commissariat, des pompiers et un marché tous les mercredis matins. Les pompiers, ce sont seulement des volontaires. Le

mercredi matin, comme il y a aussi une caisse d'épargne, un docteur et une pharmacie, on rencontre des connaissances de tout le coin.

Dans la commune, il y a encore une épave de bateau qui date de cette attaque aérienne. Elle est en 2 morceaux, mais il y a encore le canon sur le premier. Le soldat qui l'a servi eut l'occasion de retrouver son poste, il y a quelques années. 40 ans après, il y a eu des marées à très fort coefficient et cette partie du bateau s'est retrouvée à découvert, mais fichée dans le banc de sable. Pour notre ami Karlheinz, ce fut un moment inoubliable quand il a à nouveau sauté depuis le bateau. A 20 ans, ses cheveux étaient bruns, mais 40 ans après, c'était un monsieur aux cheveux blancs qui se tenait près du canon. Malheureusement, le Bon Dieu l'a rappelé à lui l'année dernière. Je n'oublierai pas notre première rencontre. En 1949, après la guerre, nous étions un petit groupe de germanophones de tous les coins du monde, que les hasards de la vie avaient jetés ici, le samedi soir on se retrouvait chez des amis, c'était le cas pour Karlheinz qui avait sa petite maman avec lui. Car après la guerre, un traité avait été conclu pour faire venir les familles des prisonniers qui étaient devenus travailleurs libres en 1947 et qui ne pouvaient pas retourner dans leur région d'origine. Il y en avait énormément, venant des régions de l'Est, ou qui avaient tout perdu dans les bombardements, si bien qu'en mars 1949, quand nous sommes arrivés ici, il y avait déjà trois familles avec des enfants qui habitaient dans la commune. C'est pour ça qu'on n'était pas triste d'être dans un autre pays. On me demande souvent ce que sont devenus les derniers combattants. On les a regroupés dans de grands camps, où ils souffraient tous beaucoup de la faim.

Et puis les vigneron et éleveurs de tous les environs sont venus y chercher des travailleurs bon marché. Beaucoup ont travaillé aussi à la scierie. Et puis il y avait beaucoup de vieilles filles qui étaient heureuses de voir de la jeunesse et qui n'ont pas été oubliées par Cupidon. Car quand ces gamins étaient un peu mieux nourris, ils se développaient de très belle manière et trouvaient ensuite le cœur aimant d'une mère. Et comme on reste volontiers bien au chaud dans son nid, il y en a eu quelques uns qui se sont mariés et qui sont aujourd'hui encore heureux en famille. D'autres, par contre, étaient employés chez des paysans et, leur travail fait, un peu abandonnés à eux-mêmes, la vie n'était pas facile, très peu d'entre eux parlaient la langue d'ici. C'est pour ça que mon mari est devenu leur interprète. Petit à petit, nous sommes devenus le havre de la patrie.

Agnès Kern (Loirac)